Inact 1230.

DU

CHOLERA-MORBUS,

ET

DES MOYENS DE S'EN PRÉSERVER;

OUVRAGE SPÉCIALEMENT DESTINÉ AUX GENS DU MONDE,

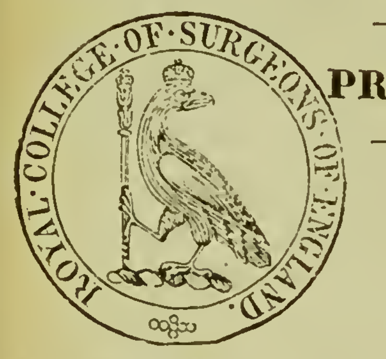
ET CONTENANT

TOUT CE QU'IL EST ESSENTIEL DE CONNAITRE POUR SE SOUSTRAIRE A CETTE MALADIE;

Par M. Félix ROLLET,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Élève de l'École-Pratique
Ex-Médecin-Adjoint de l'armée d'Afrique.

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE.



PRIX : 1 FRANC.

À PARIS,

Chez DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, PÉRISTYLE VALOIS;

BAILLÈRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N°. 13 *bis*;

Et chez L'AUTEUR, RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, N°. 17.

1831.

DU

CHOLERA-MORBUS,

ET

DES MOYENS DE S'EN PRÉSERVER.

Au moment où le cholera-morbus promène son fléau destructeur sur une grande partie de l'Europe et vient menacer nos contrées, je crois rendre un service à l'humanité en publiant un précis historique de cette maladie. Je ne ferai qu'indiquer sommairement son histoire; j'appuierai un peu plus sur les causes qui la produisent; je tracerai succinctement le tableau des symptômes qui la caractérisent dans ses différens degrés; je donnerai quelques idées générales sur les moyens curatifs dans les cas légers, car je veux que les gens du monde auxquels je destine ce petit opuscule soient bien convaincus que dans les cas graves mon ouvrage ne peut les dispenser d'appeler un médecin. Ce sont plutôt des conseils hygiéniques que je veux donner qu'un traité complet sur le cholera-morbus. Il y a, selon moi, autant de mérite à un médecin de donner des conseils propres à prévenir une maladie que de la guérir lorsqu'elle s'est déclarée. Ce sera pour moi la plus noble des récompenses si le peu de mots que je vais tracer sur une des maladies les plus cruelles dont l'humanité soit affligée ont pu inspirer à mes lecteurs l'idée de prendre toutes les précautions possibles pour s'en préserver. Mon triomphe, pour être moins éclatant, n'en sera pas moins cher à ma conscience.

Je déclare d'avance que je n'ai jamais observé d'épidémie de cholera-morbus ; mais la position dans laquelle je me suis trouvé à l'armée, dans le midi de l'Espagne, où j'ai resté trois ans ; à Alger, où j'ai été soumis avec notre armée à l'influence des causes qui produisent le plus ordinairement le cholera-morbus, les différentes observations que j'ai faites dans les deux pays que je viens d'indiquer, sur des maladies auxquelles nous n'avons jamais donné le nom de cholera-morbus, mais qui, comme on le verra dans le cours de cet ouvrage, y ont le plus grand rapport; me mériteront, j'espère, quelque confiance de la part de ceux qui me liront.

L'accueil fait à ma première édition, ayant dépassé toutes mes espérances, j'ai cru m'en rendre digne en lisant tout ce qui a été écrit dans ces derniers temps sur le cholera-morbus, et en présentant dans celle-ci un résumé complet de tout ce qui a été dit de bon sur le même sujet.

HISTOIRE.

Le cholera-morbus était déjà connu du temps d'Hippocrate, qui en distinguait deux espèces, le sec et l'humide, selon qu'il était ou non accompagné de déjections. Beaucoup d'auteurs, Sydenham, F. Hoffmann, etc., ont écrit sur le cholera-morbus; mais ce n'est véritablement que depuis l'admirable révolution qu'a subie la médecine qu'on est parvenu à bien connaître la nature de cette maladie, et par conséquent les moyens de la traiter avec quelque succès.

On lira avec un très grand intérêt l'opinion de M. Geoffroy dans le Tome V du *Dictionnaire des Sciences médicales;* le mémoire de M. Deville sur l'épidémie du cholera-morbus qui a régné au Bengale pendant l'été de. 1818 ; les documens fournis par M. Gravier, et qui sont consignés dans les *Annales de la médecine physiologique* (mars 1827); l'ou-

vrage que vient de publier le savant M. Moreau de Jonnès, dans lequel on trouvera la marche progressive qu'a suivie cette terrible maladie depuis l'Inde jusqu'aux contrées de l'Europe les plus rapprochées de nous; le mémoire de M. Keraudren sur le cholera-morbus de l'Inde, ou *mordechi*, (mot arabe qui signifie coup de mort, et dont les Européens ont fait *mort de chien* et *mal de chien*); la brochure de M. Millingen, chirurgien anglais; celle de M. Lamare-Picot et l'ouvrage de M. Ranque sur un nouveau traitement du cholera-morbus.

C'est pour rendre ce petit ouvrage moins volumineux et le mettre à la portée de tout le monde que j'indique ici le plus brièvement possible les sources auxquelles pourront puiser ceux qui voudraient avoir une connaissance plus étendue du sujet que je traite : je ne veux dire que l'indispensable.

CAUSES.

Le cholera-morbus s'observe dans sa plus grande intensité lorsqu'il y a passage brusque d'une température élevée à une température basse. Cette transition se trouvant à son maximum dans l'Inde, où les jours sont très chauds et les nuits très froides, on l'observe tous les ans dans cette contrée du globe; ainsi qu'au Sénégal, où depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai le thermomètre s'élève de dix à deux heures jusqu'à 37° et au-dessus, tandis que de deux heures jusqu'au lendemain matin le thermomètre descend à 10°. Il est encore endémique en Espagne et en Italie, mais à un moindre degré. Il y a deux cents ans qu'une épidémie de cholera-morbus ravagea l'Europe; cette maladie était connue alors sous le nom de *trousse-galant*.

Le cholera-morbus devint épidémique au Bengale en 1818. A cette époque la chaleur du jour s'éleva jusqu'à 46°, tandis

que celle de la nuit était de 15 ou 16°. Cette différence de température entre le jour et la nuit, n'est pas la seule cause des maladies qui déciment chaque année les habitans des bords du Gange ; ce fleuve est sujet à des débordemens périodiques qui laissent au loin sur le rivage, une grande quantité de mares, où fermentent, pendant les grandes chaleurs, des débris de végétaux et d'animaux qui répandent au loin des émanations empestées.

La manière de vivre des Indiens les prédispose, d'ailleurs, à contracter le cholera; ces peuples sont en général mal vêtus, couchent sur le sol, soit en plein air ou dans des cabanes mal fermées, n'ayant pour toute nourriture que du riz, des fruits verts ou des végétaux fortement épicés, et pour boisson, que les eaux sacrées du Gange, lorsqu'ils peuvent s'en procurer.

« Les Hindous, dit M. Lamare-Picot, les peuples les » plus propres de l'Inde, sont à toute heure de la journée, » quelle que soit la saison, dans les fleuves, les rivières, les » étangs sacrés, à faire les ablutions recommandées par les » livres saints; aussi voit-on périr une énorme quantité de » ces individus; et ce qui ne contribue pas peu à la propaga- » tion de la maladie, ce sont les superstitions religieuses, les » préjugés, les différences de castes, qui font que les hommes » refusent de se secourir mutuellement. »

En 1822, on observa une épidémie de cholera-morbus à Lyon à la suite d'une transition subite de température. Une semblable épidémie a été observée à Paris en 1750. Ainsi, la transition subite d'une température chaude à une température froide peut être regardée comme une des causes les plus générales du cholera-morbus ; mais c'est surtout lorsqu'à une température chaude et humide en succède une froide et humide.

On a remarqué que le cholera-morbus se propageait assez

ordinairement dans la direction du cours des fleuves : C'est qu'en effet, ce que nous venons de voir pour le Gange, se représente pour un grand nombre de rivières et de fleuves, pour le Volga, par exemple, où le cholera exerce actuellement ses ravages. La végétation est en général abondante, là où il y a de l'eau; on sait avec quelle rapidité les plantes absorbent l'humidité et la laissent évaporer par la chaleur; lorsque cette chaleur se dissipe, une partie de cette humidité est condensée et retombe sous la forme de rosée.

Il y a donc une cause multiple pour que les fleuves, les rivières, les marais, etc., soient plus propres que d'autres lieux au développement, non seulement du cholera-morbus, mais d'un très grand nombre d'autres maladies; c'est ainsi que nous voyons régner d'une manière presqu'endémique la peste aux bords du Jourdain, le cholera sur les bords du Gange, la fièvre jaune sur l'Ohio et le Missipipi, les fièvres intermittentes dans les marais Pontains et dans toute la campagne de Rome, ainsi que dans beaucoup d'autres lieux marécageux tels que la Sologne, par exemple, dans notre France. Ces maladies ne sont pas les seules qui existent dans les lieux que je viens d'indiquer, c'est aussi dans ces mêmes lieux que l'on rencontre en quantité des diarrhées et des dyssenteries.

Qu'on n'aille pas croire que toutes ces maladies n'ont pas entr'elles un rapport intime; elles ne diffèrent le plus souvent que par une plus ou moins grande intensité dans les symptômes, et la preuve c'est qu'on peut les contracter toutes sous l'influence d'une même cause, selon qu'on y sera plus ou moins prédisposé, ou qu'on sera plus ou moins impressionnable. Ce fait résulte surtout d'une observation faite par un médecin anglais, qui rapporte qu'un régiment ayant campé sur le bord d'un marais, 28 soldats tombèrent malades; sur ce nombre 3 furent atteints du cholera-morbus, 5 de

dyssenterie, 4 de fièvre continue avec couleur jaune de la peau, et 16 de fièvres intermittentes pernicieuses.

Voici ce que j'ai observé moi-même à Alger, où j'ai été chargé d'un service médical dans l'un des hôpitaux militaires.

Trente-cinq mille hommes, presque tous jeunes et assez bien constitués, débarquèrent le 14 juin sur la plage de Sidi-Ferruch. Tous furent exposés aux mêmes influences atmosphériques, tous mis au même régime; mais tous ne prirent pas les mêmes précautions pour conserver leur santé. La chaleur s'éleva le 30 juin à 45° centigrade, à 2 heures; le soir à 10 heures, le thermomètre était descendu à 25°; il s'est élévé souvent à 38 et 40° en juillet; la température moyenne du jour en août a été de 32° 35; le thermomètre s'est élevé une fois à 38, une à 37, deux fois à 35 et 6 fois à 34°. Le mois de septembre a été beaucoup moins chaud. Le 28 juin la chaleur était de 16° à 5 heures du matin et de 38° à midi; souvent elle était de 20° le soir; il en a été de même en juillet. (Ces observations ont été faites par moi au camp de Sidi-Ferruch jusqu'au 22 juillet. Depuis cette époque c'est à Alger que j'ai observé.) En août le thermomètre n'est pas descendu au-dessous de 23° et en septembre au-dessous de 18. Ainsi le mois où la chaleur du jour a été la plus forte, est précisément celui où le thermomètre est proportionnellement descendu le plus bas, et on voit le 28 juin, l'énorme différence de 22 degrés entre la température de 5 heures du matin et celle de midi, et le 30 celle de 20 degrés de 2 à 10 heures du soir.

Il est facile de se faire une idée de l'humidité dont nos effets étaient pénétrés chaque matin, quoique couchés sous la tente; qu'on se figure maintenant l'effet produit sur ceux de nos soldats qui couchaient en plein air.

La nourriture du soldat s'est composée pendant long-temps de pain, de biscuit, de viande dont la moitié était salée; pour tous légumes, ils n'avaient que du riz et des haricots assaison-

nés avec du lard. Les fruits qu'on a trouvés dans la campagne étaient en général assez mauvais.

La ration de vin et d'eau-de-vie qu'on donnait aux soldats eût été pour eux une excellente boisson, si la plupart n'en avaient abusé, et s'ils avaient eu assez de force morale pour résister à la soif pendant les grandes chaleurs; mais beaucoup d'entr'eux ont abusé des liqueurs alcooliques et presque tous se gorgeaient d'eau outre mesure dès qu'ils rencontraient une source. Il faut dire aussi que leurs fatigues étaient extrêmes.

Une sage précaution avait été prise, c'était celle de ne pas quitter le pantalon de drap et de porter une ceinture de flanelle; mais tous nos militaires ne se sont pas soumis à cette mesure. A toutes les causes que je viens d'indiquer joignez l'infection du camp de Sidy-Ferruch, dont la police était si mal faite que des débris d'animaux gisaient sur le sol avec les excrémens de plus de trois mille hommes dont les neuf-dixièmes avaient la diarrhée ou la dyssenterie; joignez-y la présence de l'hôpital au milieu du camp, la multiplication des insectes à laquelle donnaient lieu toutes ces matières animales en putréfaction, les millions de mouches auxquelles il fallait disputer chaque repas, et vous aurez une idée juste de ce qu'ont eu à souffrir ceux qui comme nous sont restés à Sidi-Ferruch jusqu'au 22 juillet.

Passons maintenant des causes aux effets: du 14 juin au 1er. avril suivant, 19,592 soldats ou officiers sont entrés à l'hôpital; savoir: 2,564 dans le courant de juin (ceux-ci étaient presque tous blessés); 5,334 en juillet, 3,158 en août, 2,866 en septembre; la proportion va toujours décroissant jusqu'en février où il n'est entré que 524 malades dans les hôpitaux; mais en juillet, août et septembre, une très grande quantité de malades ont été traités dans les ambulances régimentaires et ne figurent point sur le relevé des hôpitaux.

Il serait trop long de décrire ici toutes les variétés de ma-

ladies que nous avons observées, ce travail; d'ailleurs, doit être publié incessamment par M. le médecin en chef de l'armée; mais pour prouver que les mêmes causes peuvent produire des maladies différentes, qu'il me suffise de dire que les trois quarts au moins de ces malades ont présenté les symptômes d'entérite (diarrhée), de colite (dyssenterie), d'entéro-colite et de gastro-entérite, et presque tous avec un état pathologique du foie et une sécrétion abondante de bile.

Le plus ordinairement ces maladies ne se sont pas présentées dans leur état de simplicité, mais compliquées, tantôt de fièvres intermittentes, quotidiennes ou tierces, quelquefois, et surtout en août, de fièvres intermittentes pernicieuses avec lesquelles, selon M. Coster, le cholera a le plus grand rapport. Chez quelques-uns, les selles et les vomissemens noirs joints à la couleur jaune de la peau offraient tous les caractères de la fièvre jaune; chez d'autres, ces évacuations moins colorées avec fièvre rémittente, coliques violentes, spasmes et refroidissement des extrémités, offraient à ne pas s'y méprendre tous les caractères qu'on assigne au cholera-morbus; d'autres fois, mais rarement, à la prostration générale, à l'adynamie se joignait l'engorgement des parotides.

Nous n'avons jamais prononcé, devant les malades, les mots de cholera-morbus, ni de fièvre jaune, autant pour ne point exciter d'inquiétudes, que parce que ces maladies ne nous ont jamais présenté de caractère contagieux. Ces mots, d'ailleurs, sont remplacés dans la science par d'autres, qui expriment beaucoup mieux la nature des maladies.

Nous voyons, en Pologne, les causes à-peu-près semblables, multiplier les victimes du cholera-morbus. Voici ce qu'écrivaient de Varsovie deux hommes aussi distingués par leur talent que par leur bonne foi : MM. Legallois et Brière de Boismont :

« Lorsque le cholera-morbus se montra pour la première

» fois, le 10 avril, il sévit surtout parmi les soldats fatigués
» par des marches pénibles, des bivouacs prolongés, exposés
» aux intempéries des saisons, et n'observant aucune loi de
» l'Hygiène. C'est ainsi, par exemple, que l'on remarque
» qu'il attaqua de préférence les régimens qui campaient
» entre deux montagnes, sur une prairie bourbeuse, et dont
» les hommes se nourrissaient, presque exclusivement, de
» viande de porc. Les journées qui précédaient l'apparition
» du mal avaient été chaudes; le thermomètre avait marqué
» 19 à 20°; les nuits, au contraire, étaient froides et humides.
» Après le combat du 10, qui fut long et acharné, les Polonais,
» échauffés par une marche forcée et par la durée de l'action,
» se jetèrent avidement sur ces eaux bourbeuses, en burent jus-
» qu'à ce qu'ils fussent rassasiés, et dans la nuit du 12 au 13,
» plusieurs d'entr'eux étaient déjà morts. L'hôpital de Miesca
» qui, lors de notre visite du 15, contenait 33 malades, le
» 24 en comptait plus de 500, parmi lesquels il en mourait
25 à 30 par jour. » Ces 500 malades n'étaient pas probablement tous atteints du cholera-morbus. Ces messieurs n'en disent rien.

« Le passage continuel des troupes et des prisonniers, l'é-
» vacuation intempestive des cholériques de Praga, ne tardè-
» rent pas à infecter Varsovie : 1,100 individus périrent en 10
» jours, 180 seulement furent assez heureux pour entrer en
» convalescence. Cette mortalité effrayante, due à l'abandon
» dans lequel se trouvèrent les premiers malades, diminua
» prodigieusement, lorsque les secours purent être adminis-
» trés avec régularité. Il résulte des états qui nous ont été
» fournis par le comité central, dont nous avons l'honneur
» de faire partie, que, le 12 mai, il n'était mort que 10 per-
» sonnes, et que du 23 au 27, sur 105 malades entrés dans
» le même espace de temps, il n'en avait péri que cinq.

» Les individus attaqués de ce fléau, à Varsovie, appar-

» tiennent presque généralement à la basse classe. Leurs » conditions sont misérables, leurs besoins extrêmes. Leur » nourriture consiste en pain noir et lourd, en eau-de-vie de » pomme de terre, en viandes et harengs salés, fromages du » pays, etc. Leurs habitations mal tenues sont peu aérées; » celles surtout situées sur le bord de la Vistule sont de vé» ritables cloaques. Aussi est-ce dans cet arrondissement, et » dans les rues basses et étroites, qu'il y a eu le plus de ma» lades et de morts. Nous n'oublierons jamais, que la veille » de notre maladie nous fûmes chargés, par le comité central, » d'examiner une de ces maisons désignées comme un foyer » d'infection. A peine avions-nous pénétré dans son enceinte » que nous fûmes frappés de l'odeur infecte qui s'en exhalait; » quatre cadavres de cholériques gisaient dans cet affreux » séjour. A l'instant même nous donnâmes l'ordre de les » enlever, et nous fîmes fermer la maison........

» Les buveurs, les individus qui se livrent à la débauche, » tous ceux qui font des excès, les personnes épuisées par des » maladies, succombent en peu de temps. »

Le cholera-morbus se développe aussi sous l'influence des causes qui troublent l'équilibre de nos fonctions. La suppression de la transpiration, l'immersion dans un bain froid lorsque la peau transpire, l'ingestion de boissons froides dans l'estomac, l'usage des glaces pendant le travail de la digestion. (Il y a quelques années que la police fit une descente au café de la Rotonde au Palais-Royal pour analyser les glaces que le limonadier donnait aux consommateurs, parce que plusieurs d'entre eux avaient éprouvé tous les symptômes d'un empoisonnement. Les glaces furent trouvées très bien préparées, et des informations plus exactes apprirent que tous les individus incommodés avaient pris ces glaces moins de deux heures après le dîner, et avaient été, non pas empoisonnés, mais pris d'une véritable attaque de cholera-morbus.)

Une mauvaise alimentation dispose à contracter cette maladie : l'usage trop abondant des fruits, et surtout des fruits qui n'ont pas encore atteint leur degré de maturité. Du melon, de la pêche, des prunes, des fraises, etc., peuvent développer le cholera-morbus.

Les viandes ou les poissons salés, fumés ou faisandés, les huîtres malsaines, les œufs de certains poissons, tels que ceux du brochet, du barbeau.

L'ingestion de certains médicamens administrés à contre-temps ou à trop forte dose, tels que les purgatifs salins et drastiques.

Une émotion vive, un violent accès de colère qui couvre subitement la peau de sueur, peuvent réagir en même temps sur le système nerveux et porter une vive irritation vers l'estomac et le reste du tube intestinal.

C'est principalement à ces dernières causes qu'on doit le développement du cholera-morbus chez quelques individus seulement, dans toutes les saisons et sous toutes les latitudes.

Une constitution lymphatique, un régime de vie irrégulier, une alimentation de mauvaise nature, des vêtemens malpropres ou qui ne recouvrent pas toutes les parties du corps, sont aussi des causes prédisposantes de la maladie dont je parle.

Il est encore d'autres causes qui échappent à la perspicacité des médecins les plus judicieux ; mais elles ne se présentent que très rarement ou agissent en général sur un si petit nombre d'individus, qu'il ne faut point s'en effrayer.

Le cholera-morbus attaque les individus de tout âge et des deux sexes ; cependant les vieillards et les enfans y sont moins exposés que les adultes, et les femmes un peu moins que les hommes ; les malheureux plus que les riches.

Le cholera-morbus est-il contagieux? *c'est-à-dire se com-*

munique-t-il d'un individu malade à un individu sain sans autre influence que le contact.

Voilà une question grave et que je voudrais pouvoir résoudre de manière à dissiper un peu la peur qu'on a de la contagion. Ce serait un des meilleurs préservatifs que je pourrais indiquer, car la peur est aussi une cause terrible du développement de cette maladie eomme de beaueoup d'autres.

Je ne puis pas traiter cette question aussi largement que je le désirerais; mais en interrogeant ma conscience, elle me dit : non, le cholera-morbus n'est pas contagieux. Il peut me rester quelques doutes sur la contagion de quelques autres maladies; mais l'idée que j'aï du cholera-morbus ne me permet pas de croire à sa propagation par le seul contact. Aucun fait de ee genre, rapporté par les auteurs, ne me paraît incontestable, et pour preuve de ma conviction, à l'exemple de M. le docteur Chervin, j'offre de me vêtir des habits d'un cholérique, et de toucher tous ceux qu'on me présentera.

Je conçois pourtant qu'un grand nombre d'individus atteints de cholera-morbus, renfermés dans un endroit resserré et mal sain, forment là un foyer d'infeetion où des individus viendront puiser le germe de plusieurs maladies parmi lesquelles pourra se trouver le cholera-morbus; mais alors c'est par infection que cette maladie s'est propagée, et on verra dans ce même lieu des individus sains contracter tout aussi bien une autre maladie, telle que la diarrhée, la dyssenterie, le typhus, que le cholera-morbus.

On est assez généralement dans l'erreur sur le mot contagion (je prie le lecteur de reporter son attention sur la définition que je viens d'en donner plus haut). Lorsqu'une maladie se déclare dans un pays d'une manière épidémique, c'est-à-dire qu'elle attaque à-la-fois un grand nombre d'individus, le vulgaire, qui ne sait point apprécier les causes qui ont produit eette maladie, est disposé à croire qu'elle se pro-

page par contagion, et que les derniers individus qui ont été atteints de cette maladie, en ont pris le germe chez leurs voisins, chez leurs amis, en allant les visiter, sans tenir compte des conditions particulières dans lesquelles chaque individu se trouve ; condition qui le rend plus susceptible de contracter telle ou telle maladie, ou de résister plus ou moins long-temps à l'influence des causes qui déterminent ces maladies.

Ne parlons ici que du cholera-morbus. Nous avons vu que cette maladie ne devient épidémique, même dans les pays chauds, que sous l'influence d'une transition subite de température, et pour parler plus généralement, disons sous l'influence d'une condition atmosphérique quelconque.

Or, pour me servir d'un langage vulgaire, lorsqu'il fait très chaud à midi à Paris, et très froid le soir, il est certain que tous les habitans de cette ville sont soumis à la même influence du chaud et du froid. Cent, deux cents, trois cents individus seulement, plus disposés que les autres, contractent une maladie semblable, le cholera-morbus. La condition atmosphérique persiste, cent, deux cents, trois cents autres individus qui avaient résisté d'abord, tombent malades, puis le lendemain, cent autres et ainsi de suite. Me dira-t-on que les derniers individus qui sont tombés malades ont pris leur maladie auprès des premiers? Non, mille fois, non; vous étiez plus robustes que les premiers, vous jouissiez d'une meilleure santé, vous étiez mieux préservés du froid, vous aviez une vie plus régulière, une alimentation plus saine, etc., et voilà pourquoi vous avez résisté plus long-temps; mais ce n'est ni votre voisin, ni votre ami que vous avez visités, qui vous ont donné le cholera-morbus : c'est la transition subite du chaud au froid, à laquelle vous avez été soumis comme eux, qui a développé, chez vous comme chez eux, la maladie dont vous êtes atteint.

Si la même maladie s'est déclarée à Saint-Cloud, à Versailles, dans tous les environs de Paris, dans des provinces éloignées, dira-t-on que ce sont des individus venant de Paris qui ont apporté cette maladie dans tous ces pays? N'est-il pas plus raisonnable de croire que la même influence atmosphérique s'est fait sentir dans toutes ces contrées comme à Paris, et y a produit les mêmes effets ?

Voilà comment je conçois que le cholera-morbus se propage ; mais, comme tout le monde n'est pas de mon avis, et qu'avant tout je veux être utile, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on ne s'approche que le moins possible d'un individu atteint du cholera-morbus, à moins qu'on y soit appelé pour lui donner des soins, auquel cas j'engage à ne pas redouter le danger.

DE LA NATURE ET DU SIÉGE DU CHOLERA-MORBUS.

Le médecin ne peut traiter convenablement une maladie s'il n'en connaît parfaitement la nature et le siége. Les auteurs ont émis bien des opinions sur la nature du cholera-morbus ; mais depuis que l'investigation cadavérique a jeté tant de lumière sur la nature et le siége des maladies, depuis que la médecine repose, dans un très grand nombre de cas, au moins, sur des bases positives, on ne peut douter de la nature inflammatoire du cholera-morbus, et que son siége ne soit dans l'estomac et les intestins ; c'est ce qui résulte des autopsies faites par M. Gravier dans l'Inde, par M. Chauffard d'Avignon ; c'est ce qui résulte de ma propre expérience et de celle de beaucoup d'autres médecins. Je dois pourtant ajouter que le cholera-morbus n'est point immédiatement inflammatoire, et que lorsqu'un individu succombe subitement à cette maladie, épuisé par l'excès de la douleur, on ne trouve pas toujours l'estomac ni les intestins enflammés : c'est alors le

système nerveux de ces organes qui est atteint, et d'une manière si violente, que l'inflammation n'a pas eu le temps de se déclarer.

Lorsque j'émettais cette opinion dans ma première édition, je ne connaissais pas encore l'ouvrage de M. Keraudren ; c'est avec une bien vive satisfaction que je me suis trouvé d'accord avec ce savant observateur. « La maladie (le cholera), dit » M. Keraudren, commence par une irritation spasmodique ou » nerveuse; cette irritation ne produit pas nécessairement l'in- » flammation, celle-ci arrive plus tard. Ce qui prouve que » l'affection est primitivement nerveuse, dit le même auteur, » c'est que les anti-spasmodiques ont guéri très souvent des » malades au commencement de la maladie. » On employait dans l'Inde une potion absolument semblable à celle que j'indique plus bas, et dont j'avais déjà donné la formule dans ma première édition.

SYMPTÔMES.

Dans nos contrées, le cholera-morbus débute ordinairement d'une manière moins violente que dans les pays où il est endémique, comme dans l'Inde, par exemple ; il est précédé de maux de tête plus ou moins violens, de hoquets, de nausées, de coliques ; le malade éprouve de la chaleur, une très grande soif et une douleur vive vers la région de l'estomac, tandis que les membres et surtout les extrémités se réfroidissent; il rend des vents par le haut et par le bas ; à ces gaz succèdent souvent des matières bilieuses ou excrémentielles ; il se déclare de la fièvre, il survient des crampes dans les jambes. Le plus ordinairement, c'est pendant la nuit que tous ces symptômes se déclarent, et dans l'espace de quelques heures ils acquièrent une violence extrême.

Comme dans l'Inde, au Sénégal, au Bengale, le cholera-

morbus débute quelquefois d'une manière brusque et violente.

Le malade est pris de vomissemens d'une matière ressemblant assez à de l'eau, dans laquelle on aurait battu un blanc d'œuf. Quelquefois cette eau est limpide, verdâtre. D'autres fois elle est mêlée d'alimens mal digérés. On y rencontre même des vers.

Des coliques, des tranchées violentes se déclarent et sont suivies de selles très fréquentes.

Tous ces symptômes s'accroissent avec rapidité ; le malade est dans une anxiété extrême, il s'agite en tous sens ; ses traits se décomposent, son pouls devient petit, serré. Les douleurs de l'estomac et des intestins deviennent de plus en plus violentes ; la matière des vomissemens et des selles devient verdâtre, porracée, puis noirâtre, ou couleur de lie de vin. Les évacuations se succèdent avec une effrayante rapidité. Les coliques deviennent affreuses, la face s'altère de plus en plus ; les yeux sont ternes, hagards, enfoncés ; le malade est dévoré par la soif ; il ne sait quelle position tenir dans son lit. Sa langue devient rouge, se dessèche ; il ne peut bientôt plus avaler aucune boisson. Les pieds et les mains se refroidissent. Toute la partie supérieure du corps, la tête, la poitrine, se couvrent d'une sueur froide ; les urines sont supprimées. Les coliques, les crampes, les vomissemens, les selles ne laissent plus un instant de repos au malade. Sa voix est affaiblie ; la respiration devient embarrassée ; des mouvemens nerveux involontaires se manifestent dans ses mains, puis dans tous les membres : son corps se replie sur lui-même. Les douleurs deviennent atroces ; d'horribles convulsions se déclarent. Les traits se décomposent de plus en plus ; la voix s'éteint, le délire survient, puis le coma. Le pouls est presque insensible et intermittent. Enfin au bout de quelques heures, la mort vient mettre un terme à de si cruelles

souffrances, si de prompts et efficaces secours n'ont été administrés.

D'après M. Gravier, qui a observé le cholera-morbus dans l'Inde, il n'est pas rare de voir cette maladie enlever les hommes les plus robustes en moins d'une heure ou deux ; rarement la maladie se prolonge au-delà de vingt-quatre heures ; mais chez nous la mort arrive rarement avant le deuxième jour, et la maladie se prolonge quelquefois pendant cinq ou six jours. Cependant s'il se déclarait une épidémie de cholera-morbus, il serait à craindre que la marche de la maladie n'acquît une rapidité presque égale à celle qu'on observe dans l'Inde.

Lorsque le cholera-morbus est produit par une transition subite de température, il est beaucoup plus meurtrier que lorsqu'il résulte de l'ingestion de glaces, de boissons froides dans l'estomac. Dans ce dernier cas les malades guérissent assez ordinairement.

MOYENS CURATIFS.

D'après le tableau que je viens de tracer de cette affreuse maladie, on doit voir que les secours doivent être administrés promptement.

Je n'indiquerai pourtant pas d'une manière complète les moyens curatifs à opposer à cette terrible maladie. Ce petit ouvrage étant destiné aux gens du monde, la plupart inhabiles à bien discerner l'opportunité d'un remède, je craindrais de mettre entre leurs mains un instrument qui pourrait leur devenir funeste.

J'insiste de nouveau sur la nécessité d'appeler immédiatement un médecin, lorsque quelques symptômes alarmans viendront à se déclarer.

Je dirai seulement que, dès le début de la maladie, le moyen

le plus efficace pour en arrêter les progrès c'est d'exciter la transpiration; s'il était possible de se plonger dans un bain de vapeur, on en retirerait un avantage immense : mais les bains de vapeurs n'étant point à la portée de tout le monde, on peut les remplacer par un bain d'eau chaude, en ayant soin de se recouvrir en sortant d'un drap bien chauffé, et de se coucher de suite dans un lit bien bassiné. On devra dans tous les cas appliquer des serviettes chaudes sur l'estomac et l'abdomen; rappeler la chaleur aux extrémités au moyen d'une ou deux bouteilles de terre remplies d'eau bouillante que l'on placera au pied de son lit, et s'envelopper les mains dans une serviette bien chauffée, que l'on renouvellera très souvent, ainsi que celle du ventre. M. Keraudren conseille d'ajouter à l'eau du bain une forte proportion de sel marin pour exciter la peau et établir une révulsion.

Un excellent moyen de provoquer la transpiration, c'est de boire abondamment une infusion de fleurs de sureau tiède légèrement sucrée.

Comme la maladie est plus spécialement nerveuse à son début, on pourrait faire avec succès usage d'une potion composée de quatre onces d'eau de laitue, d'une once de sirop de fleurs d'orange, dix gouttes d'éther sulfurique et quinze ou vingt gouttes de laudanum. On prendrait cette potion en six ou huit fois, de quart-d'heure en quart-d'heure; mais il faudrait la cesser si les douleurs s'étaient calmées après les premières doses. Ce n'est d'ailleurs qu'avec beaucoup de circonspection qu'il faut faire usage de cette potion, qui contient de l'opium. Quoique ce remède soit très convenable dans le traitement du cholera-morbus, l'abus en deviendrait funeste. D'ailleurs, cette potion ne convient qu'autant que la maladie n'est pas arrivée à l'état inflammatoire.

Des lavemens émolliens et légèrement opiacés sont aussi très convenables.

J'ai employé avec succès des frictions d'huile camphrée sur le ventre, qu'on recouvre ensuite avec un morceau de flanelle. On pourrait suspendre dans une once de cette huile 15 à 20 grains d'extrait de Belladone.

Beaucoup de médecins conseillent les révulsifs sur les membres et même sur l'épigastre. Chacun donne sa formule ; selon moi, la plus simple est la meilleure ; il n'y a pas besoin d'inventer de remèdes nouveaux. Lorsque la maladie ne cède pas de suite aux anti-spasmodiques, on peut les accompagner de frictions sur les jambes et les cuisses, avec un liniment ammoniacal camphré ; et l'application sur l'épigastre d'un gros de pommade stibiée du docteur Authenrieth, répétée deux fois par jour jusqu'à l'apparition de pustules, peut remplacer tous les révulsifs qu'on a conseillé d'appliquer sur l'abdomen. Les ventouses scarifiées sur l'épigastre m'ont très bien réussi à Alger.

Les médecins anglais et quelques autres ont employé les purgatifs les plus violens dans le traitement du cholera-morbus ; c'est une méthode incendiaire, dont il faut bien se garder. Ce serait jeter de l'huile sur le feu ; ce serait accroître les douleurs. L'expérience a démontré les funestes résultats de pareils moyens.

Si, au moyen de toutes ces précautions, on n'a pu arrêter la marche de la maladie, il est essentiel de recourir le plus tôt possible à une application de vingt, trente ou quarante sangsues dans le creux de l'estomac, selon la force de l'individu ; réitérer cette application quelques heures après, si les douleurs ne sont pas entièrement dissipées, et avoir le soin d'entretenir constamment sur le ventre un morceau de flanelle trempé dans une décoction chaude de feuilles de mauve ou de racine de guimauve et de têtes de pavots. Lorsque la maladie est arrivée à ce point, l'eau pure, et à la température ordinaire, ou froide, est vraiment la seule boisson convenable. C'est au médecin d'ailleurs à diriger le traitement ;

les personnes étrangères à la médecine ne pourraient le faire sans danger.

MOYENS PRÉSERVATIFS.

En entrant dans quelques détails sur toutes les causes qui produisent le cholera-morbus, j'ai indiqué d'avance tout ce qu'il convient de faire pour s'en préserver : il ne faut que se soustraire à ces causes.

La transition subite d'une température chaude à une température froide étant la cause la plus générale du développement du cholera-morbus, il faut chercher, autant que possible, à se préserver du froid. L'usage de gilets de flanelle descendant jusqu'au bas-ventre est un moyen très efficace. Une ceinture de laine qui recouvrirait tout l'abdomen, peut remplacer jusqu'à un certain point les gilets de flanelle.

Pour ceux dont la peau est trop irritée par le contact immédiat de la laine, je leur conseille de se vêtir chaudement, surtout le soir. Il faut éviter soigneusement de rester dehors trop tard, au moment où l'humidité vaporisée par le soleil dans le courant du jour, retombe le soir sous la forme d'une rosée imperceptible, arrive jusqu'à la peau en pénétrant les vêtemens, et arrête subitement la transpiration.

Lorsqu'on reste le soir dans son appartement, il faut avoir soin de ne pas trop se découvrir.

Il est de la plus haute importance d'observer un régime de vie régulier ; de ne faire usage que d'alimens sains ; ne manger que modérément des fruits de la saison, et rejeter tous ceux qui n'auraient pas atteint une maturité complète. Parmi ces fruits, il faut surtout redouter la pêche et les prunes.

On a remarqué dans l'Inde, que les Européens qui observaient un régime mixte, c'est-à-dire qui mangeaient alternati-

vement des viandes et des végétaux, et qui faisaient un usage modéré du vin, étaient presque tous préservés du cholera.

On a, surtout à Paris, la mauvaise habitude de prendre des boissons glacées pendant le repas, de faire refroidir les melons dans un vase d'eau à la glace ; on va souvent prendre des glaces, moins de deux ou trois heures après un repas copieux, lorsque la digestion n'est pas terminée ; sans doute un estomac robuste peut résister à tout cela, mais il en est d'autres qui n'y résistent pas ; et, s'il arrivait une condition atmosphérique telle qu'elle développât une épidémie de cholera-morbus, rien ne serait plus propre à favoriser ce développement chez certains individus, que l'usage de toutes ces boissons et de tous ces alimens glacés.

Lorsque dans l'été les soirées deviennent froides et que la transpiration est ralentie, l'usage du thé serait très convenable pour la provoquer, et deviendrait par là un excellent préservatif.

Tout le monde sait qu'il y a de grands inconvéniens à se plonger dans un bain froid, lorsqu'on transpire; ceci n'a besoin que d'être indiqué.

Si le gouvernement, au lieu d'établir à grands frais des lazarets et des cordons sanitaires, qui ne préserveront pas plus la France qu'ils n'ont préservé la Russie, l'Autriche et la Prusse, s'occupait du desséchement des marais, faisait disparaître tous les matériaux insalubres que les fleuves et les rivières déposent sur le rivage ; s'il prescrivait des précautions hygiéniques, telles que celles que je viens d'indiquer; s'il écrivait à chaque préfet, à chaque maire, d'inviter les habitans à tenir leurs maisons propres, à enlever dans chaque quartier tout ce qui peut former un foyer d'infection, de fermer soigneusement les fenêtres qui se trouvent sous le vent d'un marais, ou d'un étang, qu'on vient de pêcher, d'arroser les lieux malsains avec le chlorure d'oxide de sodium, de faire

les mêmes aspersions et d'entretenir la plus grande propreté dans tous les établissemens où se tiennent un grand nombre d'individus dans un petit espace, etc., si, dis-je, le gouvernement prenait toutes ces mesures, il rendrait un service immense à l'humanité. Car je suis convaincu que si toutes ces précautions ne nous préservaient pas de l'épidémie qui nous menace, elles en atténueraient considérablement les effets.

Tel est le résumé succinct des précautions à prendre pour prévenir une maladie qui enlève ses victimes avec une rapidité affrayante ; je n'ai pas dit tout ce que j'aurais pu dire sur le cholera-morbus ; mais je crois n'avoir rien omis d'essentiel. Désirant être utile au plus grand nombre, si j'avais publié un ouvrage plus volumineux, il n'eût pas été à la portée de toutes les bourses. J'ai donc cru, d'après cette considération, devoir me restreindre à l'indispensable.

IMPRIMERIE DE PIHAN DELAFOREST (MORINVAL),
34, RUE DES BONS-ENFANS.